

— Tu es à moi pour toujours ! s'écria-t-elle, prenant les chevaux dans la même main et les faisant passer par-dessus sa tête.

Les petits chevaux – Arabes, Paint, Appaloosa et autres races – qui débordaient d'une boîte à chaussures avaient autrefois appartenu à sa mère. À l'époque, les couleurs étaient fidèles : alezan, bai, isabelle, gris grulla, palomino, et dun*. Au fil des années, des manipulations faites avec amour, les couleurs vives s'étaient ternies, et il n'y avait plus que des traces de peinture. Maya n'avait que cinq ans à la mort de ses parents. Depuis l'accident six années auparavant, elle vivait avec sa grand-mère paternelle. Elle ne se rappelait pas beaucoup sa mère, à part ce que sa grand-mère lui en avait raconté. Sa mère avait son franc-parler, ce qui lui nuisait. Elle n'avait jamais fait le moindre effort pour se fondre dans la bonne société de Pasadena. Et sa place aurait dû être à la maison, et non pas à vagabonder par monts et par vaux à cheval. Maya soupçonnait bien que beaucoup de choses importantes lui étaient tues. De belles choses, comme les minuscules bribes de souvenir qui parfois lui traversaient l'esprit : sa mère chantant pour elle à l'heure du coucher, le visage si proche que ses longs cheveux chatouillaient les joues de Maya. Ou le souvenir très vif, unique, que Maya chérissait : elle et sa mère, nichées dans la minuscule alcôve d'une fenêtre, dans une chambre au parquet grinçant, en train de jouer avec justement ces mêmes petits animaux. C'est sa mère qui lui avait parlé des chevaux fantômes, qui lui avait raconté comment ils vivaient sauvages, courant librement et n'appartenant qu'aux étoiles. Elle l'avait bien dit, non ?

Maya prit une photo au fond de la boîte à chaussures et contempla l'image sur papier glacé. Sa mère était assise sur un cheval brun et blanc, les rênes dans une main, et de l'autre faisant signe. Et elle riait. Son sourire était éclatant, ses yeux dansaient de joie et de tendresse.

La jeune femme ressemblait à ce que serait peut-être Maya dans quelques années. Elles avaient la même carrure mince et délicate, des cheveux cuivrés et des yeux presque violets, inoubliables. La différence tenait à la peau de Maya, un ton plus sombre – sans doute à cause des origines sud-européennes de son père et de sa grand-mère.

Maya retourna la photo. Au dos était collé un tout petit bout de page découpé dans un livre sur les prénoms d'enfants et leur signification. Elle relut la ligne entre May et Mabel.

Maya. Un voyage qui va commencer.

Elle apporta la photo de sa mère et le cheval brun et blanc à la fenêtre de sa chambre. Comme à l'accoutumée, elle disposa la figurine et le portrait sur le bord, face à la rue. Elle se tint derrière, les mains croisées dans le dos, elle aussi face à la rue, comme s'ils étaient tous en train de regarder une parade.

De ce poste, elle voyait fort bien Altadena Lane, avec ses longs trottoirs et son enfilade de chênes géants. Des jardins soignés alternaient avec les larges allées destinées aux voitures. Des bougainvillées violacées débordaient de la plupart des haies. Les fleurs mauves des hortensias atteignaient la taille d'une assiette. Mais Maya regardait plus loin. Elle essayait d'imaginer tout ce que le minuscule cheval savait de sa mère qu'elle-même ne savait pas : une vie loin, très loin de Pasadena, pleine d'étalons et de juments, de rênes en cuir, de bottes, de selles et d'une joie sans frein. Qu'est-ce donc qui avait rendu sa mère si heureuse ? Maya se demanda si son propre rire était l'écho de celui de sa mère. Son visage s'assombrit. Elle avait depuis longtemps oublié le son du rire de sa mère, et d'ailleurs, quand elle-même avait-elle ri pour la dernière fois ?

Avec un clic soudain, la porte de la chambre s'ouvrit.

Maya se retourna vivement.

La nouvelle gouvernante, Morgana, entra dans la pièce. Engagée depuis une semaine seulement, elle se pliait en quatre pour plaire à la grand-mère, dont elle était, jusqu'à présent tout au moins, une fervente alliée. Mais Maya savait qu'il suffisait d'attendre pour qu'elle rejoigne toutes les autres, parties franchement vexées ou sanglotant de soulagement. Une fois, Maya avait tenté de se souvenir de toutes les gouvernantes qu'elle avait connues depuis

qu'elle était venue vivre avec Grand-mère ; arrivée à dix-huit, elle avait renoncé.

— Je venais juste voir comment avançaient tes devoirs, déclara Morgana.

Elle était plus maigre, plus âgée et plus fouineuse que les autres. Avec sa robe noire et son tablier blanc de fonction, ses cheveux bruns tirés et retenus sur sa nuque dans la résille réglementaire, elle avait l'air d'un pingouin ridé et mal nourri.

Morgana fixa les petits chevaux sur le lit :

— Maya, ta grand-mère a été très claire sur la manière dont ta journée devait être organisée.

Je t'accompagne à l'école, je viens te chercher. Puis tu dois faire tes devoirs jusqu'au dîner, à six heures. Et tu ne dois pas jouer.

Elle haussa les sourcils.

Maya lui fit son plus beau sourire.

— J'ai déjà terminé mes devoirs. Et je n'ai que des

A. Alors vous n'avez pas besoin de me surveiller. Les autres gouvernantes ne le faisaient pas. Nous nous étions mises d'accord : je descends dîner à l'heure, et on me laisse seule dans ma chambre. À partir du moment où mes notes sont absolument parfaites, Grand-mère ne s'y oppose pas.

Morgana se raidit.

— Je pense que tu verras que je ne suis pas comme les autres gouvernantes. Je prends mon travail au sérieux, et puisque c'est ta grand-mère qui paie mes gages, qui sont trois fois ce que je touche d'habitude, ce sont ses souhaits que je prendrai en considération, et pas les tiens. Pour être tout à fait honnête, ça fait du bien d'avoir trouvé un employeur qui a la même conception que moi de la surveillance des enfants.

Maya gémit. Elle voyait le genre. Possible que Morgana tienne un peu plus longtemps que la plupart des autres, mais pas beaucoup.

Morgana donna un coup de menton vers les chevaux.